

TÉNÈBRES

Ted Schweik

PROLOGUE

Décembre 1975.

La visite.

Une goutte de sang perla sur son index.

Gisèle retint un juron, suçà la minuscule plaie puis reprit sa broderie. Son travail lui réclamait de la concentration ; la délicatesse des points forçait son attention. Ajouté à cela le déclin prématuré de la lumière du jour dû à une météo maussade et le jaunâtre du rayonnement des ampoules électriques, Gisèle s'obligeait à terminer avant que sa vue ne déclare forfait.

Elle ajusta ses lunettes, s'essuya le front et introduisit une longueur de fil doré dans le chas de l'aiguille. Un rapide coup d'œil par la fenêtre la fit soupirer devant les flocons s'accumulant sur la rambarde de son balcon. Bientôt les jardins en bas de son immeuble se couvriraient de ce linceul glacé annihilant toute trace de vie, étouffant les sons et les reliefs. Les frimas de l'hiver frappaient la région depuis de nombreuses semaines et l'approche des fêtes de fin d'année achevait de refroidir le tableau. Gisèle détestait les mois en « bre » autant que les huîtres et autres dindes aux marrons, réjouissances programmées de l'inconscient collectif. Cette boulimie institutionnelle sur fond de Nativité la rebutait depuis que ses parents – Jeanne et Maurice Bernardin – avaient succombé à une retraite aux flambeaux quinze ans plus tôt, alors qu'elle soufflait à peine sa huitième bougie.

Un sentier en montagne, la nuit.

La lumière des torches créait des ombres dansantes dans la file indienne des participants, tandis qu'une bonne humeur

contagieuse régnait au sein du groupe. Personne ne soupçonnait qu'un drame terrible clôturerait dans les larmes et les sirènes de pompiers cette veille de Noël. À l'approche du refuge, dans un virage, le piège. Dérapant sur une plaque de verglas, Jeanne perdait l'équilibre, entraînant son mari entre les sapins. La chute leur fut fatale dès lors qu'ils s'écrasèrent dans la rivière en contrebas, le manteau neigeux dissimulant dans l'heure les accidentés. Les secours ne parviendraient à remonter les corps congelés qu'au terme de plusieurs heures d'efforts acharnés. Orpheline, Gisèle fut placée dans un autoritaire et strict pensionnat.

Jusqu'à l'avènement de son vingt-et-unième anniversaire.

Elle renifla en refermant sa boîte à couture.

L'évocation de ces souvenirs ne la torturait pas. Une décennie d'éducation religieuse à base de privations et de sévices corporels l'avait endurcie et rendue imperméable à la compassion et l'empathie. Le cours entier de son existence symbolisait l'austérité et l'absence de joie. Trop vite mariée à Francis Dubois, un sinistre inspecteur des impôts, le couple s'était délité au lendemain de la naissance de leur unique enfant, Jean-Luc, transformant en peu de mois une intimité relative en fantôme d'union conjugale. Francis s'absentait de façon régulière toutes les semaines, prétextant des déplacements aux impératifs professionnels douteux.

Gisèle ne se leurrait pas.

Son mari découchait.

Elle affrontait donc l'inacceptable avec dignité, se jurant qu'elle ne s'abaisserait ni au scandale d'un divorce impopulaire, ni au chantage affectif en tenant son mari en laisse. Glaciale et détachée, elle attendrait l'instant propice, car elle savait que la persévérance et la patience agiraient en guide divin. Et, c'est ainsi que sa délivrance intervint en mars 1974, lorsque Francis succomba des suites infectieuses d'une grippe à la fièvre consumante.

Dorénavant veuve, Gisèle se renferma davantage.

Sans retour.

Sa couture achevée, elle rangea ses confections avec soin. La nuit bâchait les toits blanchis de poudre étoilée. Dehors, les réverbères auréolaient les trottoirs d'une lumière froide. Engoncés dans leurs manteaux, de rares passants les arpenaient à fortes enjambées, des paquets multicolores coincés sous les bras. D'improbables réunions de famille agiteraient les appartements voisins. La liesse des enfants résonnerait au milieu d'une pagaille de conversations sérieuses portant sur l'économie du pays ou les futures élections. Le vin mousseux coulerait à flot, imbibant les foies gavés de mets indécents de cette immense foire au « grand pardon » accompagnée de célébrations eucharistiques.

Gisèle haussa les épaules en se mouchant.

Au moins, échapperait-elle à ce cirque.

Dans moins de deux semaines le *Président Valéry Giscard-D'Estaing* prononcerait les vœux de la Nation.

Une nouvelle année débiterait.

Elle s'en moquait.

Les années filaient, monotones et creuses, sans saveur. De printemps en automnes, d'hivers en étés, ses maigres loisirs et éphémères joies se comptaient sur les doigts d'une main. Elle ne survivait que grâce à une famélique pension additionnée à quatre heures de ménage dans une maison bourgeoise à l'ambiance mortifère. Le poste de télévision dont elle rêvait coûtait trop cher pour qu'elle puisse se l'offrir avant longtemps. Lorsqu'elle se le permettait, au gré d'une étrenne ou d'un pourboire plus avantageux, elle se payait une séance de cinéma, s'évadant devant les comédies légères de *Jean Girault* ou les scénarios plus élaborés d'un *Henri Verneuil* au sommet de son art.

Ses soirées s'éternisaient d'ennui.

Entre deux corvées, Gisèle parcourait d'un œil distrait les pages légères des magazines féminins qu'elle subtilisait chez son coiffeur. Lors de ses rendez-vous, couronnée de bigoudis

disgracieux modelant une mise-en-plies des plus parfaite, elle apprenait au détour d'articles romancés, la vie des Grands de ce monde, des vedettes et des acteurs dont elle jalousait l'existence aisée et clinquante.

L'univers étriqué de son deux-pièces-cuisine lui pesait.

De ses bas filés à ses vestes élimées, tout lui rappelait sans cesse sa pitoyable condition. Gisèle n'entrevoyait pas de solution miracle lui permettant de se sortir de ce marasme. Elle s'étiolait sans l'espoir d'un changement radical, abandonnant la lutte perdue d'avance.

Jusqu'à ce qu'un inconnu frappe à sa porte.

Elle somnolait, affalée sur un canapé antédiluvien au tissu râpé, un verre d'alcool bon marché à portée de main, une Gitane sans filtre se consumant dans un cendrier en forme de coquillage.

L'impérieux « toc-toc » l'avait sorti de sa torpeur.

« Mouais » avait-elle grommelé en s'extirpant des cousins.

21 h 30.

Qui diable pouvait la déranger à cette heure-là ?

Sans doute l'une de ses voisines « pantalon à fleurs » en manque de sel ou de beurre !

Elle prévoyait déjà de l'éconduire avec toute l'indélicatesse qu'elle méritait.

Madame feu Francis Dubois s'offusquait parfois du manque de civilité croissant des nouveaux locataires de l'immeuble. Des couples, la plupart sans enfant et non mariés, perturbaient l'immobilisme des « anciens » par la fougue de leur jeunesse et le vacarme de leurs musiques cacophoniques à base de synthétiseurs. Les cloisons vibraient de ces sonorités modernes dont raffolaient les beatniks et autres hippies à cheveux longs envahissant les rues. La révolution étudiante de mai 1968 et les groupes hirsutes en provenance d'Angleterre ou des États-Unis insufflaient un vent de liberté sur les consciences

Ainsi que sur les tenues vestimentaires et les allures en général. Le mouvement américain *flower-power* des années soixante gangrenait à présent la France.

Avec toute l'indigence de sa naïveté !

— J'arrive !

Gisèle recula d'un pas.

Le visiteur glissa son pied dans l'ouverture avant que la porte ne se referme.

— Bonsoir Madame.

Une silhouette inquiétante se découpait dans l'encadrement. Grand, maigre, un feutre noir vissé sur la tête, affublé d'une gabardine sombre et d'un attaché-case à la main, le personnage ressemblait à s'y méprendre au père *Lankester Merrin* du récent et terrifiant film *L'Exorciste*.

— N'ayez crainte Madame, je suis venu vous faire gagner de l'argent. Puis-je entrer ?

Étourdie par l'audace, Gisèle céda du terrain tandis que l'homme s'imposait dans l'entrée, prenant soin de refermer derrière lui après avoir essuyé ses chaussures cirées sur le paillason et s'être débarrassé de son couvre-chef.

— Que me voulez-vous ? Je n'ai besoin de rien ! se rebella-t-elle retrouvant de l'assurance.

— Comme je viens de vous le dire, je suis ici afin de vous faire gagner de l'argent. Et je crois savoir que vous en avez besoin, n'est-ce pas ?

L'audace de son visiteur la sidérait.

Gisèle ne trouvait pas les mots pour l'envoyer paître.

— Foutaises ! Je connais les gens de votre espèce. Inutile de tourner autour du pot, je ne vous achèterai rien. Des col-porteurs, il en passe chaque semaine. Si vous croyez qu'on a de l'argent à jeter par la fenêtre, vous vous mettez le doigt dans l'œil.

Le père Merrin restait de marbre.

— Pouvons-nous quand même discuter un instant que je vous explique ? Rien ne vous oblige à accepter, mais j'aurai

des documents à vous faire signer si jamais nous concluons le marché. Et, je vous le répète encore une fois, l'objectif est de vous faire gagner une vraie belle somme.

À la fois furibonde et curieuse, Gisèle s'effaça.

Les arguments du bonimenteur fonctionnaient.

Comme souvent...

Elle le guida à contrecœur dans la cuisine, mue par un inhabituel réflexe d'hospitalité. La tempête de neige secouait les branches nues des arbres du jardin public. Les rafales cinglaient les jardinières vides du balcon, malmenant les persiennes, dont les lames torturées pliaient sous l'effet du vent.

La soirée de décembre charriait la fureur du ciel.

Ils prirent place autour d'une table en formica.

Le démarcheur ouvrit sa mallette, en sortit un dossier contenant une dizaine de feuillets assemblés à l'aide d'un trombone et le posa en évidence devant son hôtesse.

Son patronyme s'y trouvait inscrit en lettres majuscules.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'insurgea-t-elle.

Il sourit.

Un sourire qu'on aurait pu prendre pour une grimace.

— Détendez-vous Madame Dubois, je ne suis pas venu dans le but de vous nuire, mais de vous aider. Laissez-moi au moins vous présenter mon projet, ce ne sera pas long, rassurez-vous.

Ses yeux pâles la fixaient tandis qu'elle prenait conscience du caractère peu ordinaire de son interlocuteur. Elle n'y avait pas prêté attention lorsqu'il avait ôté son chapeau. Outre son regard d'acier, ses traits flasques le métamorphosaient en une bougie fondue, sur laquelle auraient survécues de rares touffes de cheveux. Ses joues creuses dessinaient les contours marqués de son squelette crânien, tandis que des lèvres trop fines s'ouvraient sur une dentition jaunie par la nicotine.

Son haleine empestait le tabac froid ; son costume, la naphthaline.

— Je vous demanderais d'être indulgente avec mon apparence physique, reprit-il, remarquant le dégoût s'affichant sur le visage de Gisèle, je ne suis plus tout jeune et les années ont marqué mon visage de leur empreinte.

Elle marmonna une excuse de circonstance.

— Venez-en au fait ! Je n'ai pas que ça à faire, mentit-elle, souhaitant se débarrasser au plus vite de son encombrant visiteur. Ce n'est pas une heure pour venir emmerder les honnêtes gens chez eux, et n'espérez pas faire des affaires avec moi, je suis fauchée.

— Je le sais.

Elle se maudissait d'avoir eu la faiblesse de l'inviter.

Le démarcheur retira le trombone avec délicatesse puis parcourut les lignes de texte tapées à la machine à écrire sur du papier bleu pâle. Ses gestes se voulaient lents, appliqués.

Gisèle bouillonnait.

Elle attrapa une bouteille de vin au trois-quarts vide, remplit un verre qu'elle but d'un trait, le reposa et s'essuya la bouche d'un revers de manche.

— Allez-vous enfin me dire ce que vous me voulez, bon sang ? éructa-t-elle en se resservant.

Sa patience fondait comme les cigarettes dans son paquet.

Le briquet craqua.

Elle approcha la flamme de sa précieuse Gitane puis aspira une bouffée avec délectation.

Il reposa les documents.

— Je relisais le contrat pour être sûr que rien n'avait été laissé au hasard.

— Le contrat ? Quel contrat ? Je vous ai dit que je ne voulais rien, inutile d'insister. Vous pouvez remballer vos mensonges et rebrousser chemin.

Il se racla la gorge.

— Comme je vous l'ai dit à maintes reprises, continua-t-il sans se formaliser des remarques désobligeantes, je vais vous faire gagner de l'argent. Beaucoup d'argent ! Pour ce faire, il

faut que l'ensemble des conditions soit répertorié dans un contrat. Contrat que vous devrez bien entendu parapher et signer si nous parvenons à trouver un accord. Vous saisissez ? C'est une affaire tout ce qu'il y a de plus sérieux, nous ne pouvons pas nous permettre de faire n'importe quoi.

Elle tiqua.

— Nous ? Qui ça, nous ? De toute façon, si je dois signer votre papelard il faut que j'en prenne connaissance avant !

— Bien sûr, Madame Dubois, il ne saurait en être autrement.

Gisèle grimaça.

Elle étudiait l'intervenant, méfiante.

Cet homme ne lui inspirait pas confiance.

Vraiment pas !

Avec ses faux airs de représentant de commerce et son teint de cire fondue, elle doutait de la sincérité de ses références. En signant, elle s'imaginait pactiser avec le Diable en échange d'une promesse satanique : La richesse en échange de son âme, ou des fadaises de ce genre.

Cela ne lui plaisait guère.

Elle essaya de gagner du temps.

— Vous ne m'avez toujours pas dit combien je dois toucher... Si je signe...

— À la bonne heure ! Vous commencez à envisager de changer de vie, et c'est encourageant pour la suite. À vrai dire, les montants sont différents selon les affaires à traiter, mais dites-vous bien que ce sont des montants si importants qu'ils vous mettront à l'abri du besoin pour le restant de vos jours.

— Les affaires à traiter ? Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que je dois faire pour mériter ces faveurs ? Ce n'est pas clair votre histoire. Laissez-moi lire ça...

Gisèle voulut s'emparer des papiers.

L'homme posa sa main dessus.

Elle grogna :

— Vous ne voulez pas que je les lise ? D'accord ! Dans ce cas, je vous prierais de sortir de chez moi. Je ne signerai rien du tout ! Allez, oust !

L'homme ne bougea pas.

Agacée, Gisèle écrasa son mégot dans le coquillage, dispersant des cendres sur le lino.

— Madame Dubois, il faut que vous sachiez qu'en acceptant de lire ce contrat vous vous engagez à le signer. Il n'y a pas d'autre alternative.

Il la prenait pour une imbécile.

Elle s'esclaffa.

— Elle est bien bonne celle-là ! Vous me prenez pour une demeurée ? Je ne suis pas née de la dernière pluie Monsieur Tartempion, et je connais mes droits. Mon mari était un homme à la profession sérieuse. Je commence à en avoir assez de vos grands airs et de vos mystères, aussi je vous prierais de bien vouloir déguerpir.

L'inconnu ne bronchait pas.

Il se contentait de hocher la tête à chaque fin de phrase, comme s'il prenait des notes en vue d'une prochaine conférence. Un silence perturbé par les sifflements des bourrasques s'installa dans la cuisine. Gisèle, les doigts crispés sur une énième cigarette, grinçait des dents en fixant la figure de craie.

— Foutez le camp, avant que je hurle ! menaçait-elle au bout d'une minute.

Il battit en retraite.

— Comme vous voulez, madame Dubois ! Je ne suis pas venu vous créer des ennuis. Réfléchissez à ce que je viens de dire et combien cet argent vous serait utile. Je vous laisse le contrat que vous pourrez étudier dans le calme, mais, n'oubliez pas que si vous parcourez ces lignes, il faudra signer !

— C'est ça ! Foutez-moi la paix et bonjour chez vous !

Gisèle raccompagna son triste invité, soulagée de le voir franchir le perron et s'évaporer dans la montée d'escaliers.

Il revint sur ses pas avant qu'elle ne referme la porte.

— Juste une petite précision...

— Ah ! Je le savais que vous n'alliez pas partir sans me casser une dernière fois les pieds, soupira-t-elle, excédée. J'en ai rien à faire de vos sornettes de camelot, je ne veux plus vous voir. Du balai...

Il ignora l'ordre.

— Rien de personnel, rassurez-vous, et ce sont mes obligations. Si vous ne signez pas après avoir lu l'intégralité des documents, je me verrais contraint de vous tuer. Vous m'en verriez navré, mais il n'en sera pas autrement. Les conditions sont listées sur la première page. Il vous suffit de ne pas lire les suivantes si vous ne le souhaitez pas. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir Madame Dubois.

La porte claqua sous l'effet d'un violent courant d'air, les séparant d'un coup.

Gisèle ne savait plus si elle rêvait éveillée ou si les instants vécus appartenaient à la réalité d'un présent farfelu.

Elle courut dans la cuisine.

Sur la table, s'imposaient les feuillets, de nouveau rangés dans l'ordre et reliés. Les treize pages dactylographiées l'invitaient à la lecture. Une curiosité malsaine s'empara alors d'elle. Son esprit tourmenté par les gains promis lui jouait le vilain tour de l'avidité.

Mais, les menaces de l'homme en noir la freinaient.

S'il disait la vérité et qu'il revienne m'assassiner ?

Sottises ! Il a juste voulu te faire peur. Ce sont les techniques de vente actuelles, rien d'autre. Ce n'est pas intelligent et ça peut s'avérer efficace sur les esprits faibles. Mais tu n'es pas faible, ma fille, alors sors-toi cette vilaine idée de la tête.

Gisèle grilla une nième Gitane ; elle pesait le pour et le contre. Une opposition sans vainqueur.

Elle ne s'imaginait pas gagner une forte somme d'argent en signant un mystérieux document.

Pas plus qu'elle n'envisageait le retour du commercial, armé d'un couteau, l'égorgeant dans son sommeil. Elle se souvenait que durant l'été les médias avaient évoqué la mise en étude d'un prochain *Loto*. Que celui-ci remplacerait la vieille formule de la *Loterie Nationale* datant de 1933 et qu'il révolutionnerait les habitudes des Français.

Se pourrait-il qu'il s'agisse de ça ?

Non ! Tu en aurais déjà entendu parler chez le boucher ou le boulanger.

Et puis... Tu ne joues jamais.

Gisèle déambulait dans la pièce, fumant, pestant, le regard fixé sur le contrat.

Cette liasse de papier bleu l'intriguait.

Cela lui rappelait les mises en demeure qu'elle recevait de la part des huissiers de ses créanciers. D'ailleurs, elle imaginait la corrélation ne se voulait pas être qu'une simple coïncidence. Cette similitude se destinait sans doute à asservir davantage tous ceux qui se laissaient piéger. Ces documents l'attiraient, mais elle n'osait s'en saisir, de peur qu'ils ne véhiculent une malédiction transmissible dès la lecture.

— T'es trop bête, ma fille ! dit-elle à voix haute, comme pour s'en convaincre. Ce ne sont que des lignes tapées à la machine par un dingue, rien d'autre, inutile de t'effrayer.

Elle devait se décider.

S'emparer des pages, les brûler ou les jeter au vide-ordure paraissait la plus logique et plus sage des solutions. Ne pas se soucier de cette mise en scène, ni du croque-mort venu taper à sa porte.

— Qu'il aille rôtir en enfer, lui et son contrat !

Une rasade de rhum à gâteau plus tard, Gisèle s'emparait des feuillets et commençait à en déchiffrer le texte.

PREMIÈRE PARTIE
1986

TÉNÈBRES

En ai-je déjà sauvé ?

Combien ? Je ne saurais le dire !

Je combattrai sans relâche les impies, les délogeant de leur bourgeoisie parasite pour les livrer à la seule fin libératrice : La mort !

Je libérerai les innocents.

Dans la cruauté.

Je prendrai plaisir à les entendre pousser des râles d'agonie, tandis que j'exercerai ma vindicte sur leurs chairs corrompues. Je découperai ces difformités, brimerai leurs pulsions primitives. J'anéantirai le pouvoir qu'ils exercent en les noyant dans la boue de leurs dépravations.

Enfin, je trancherai ces sexes infectés par la débauche.

Ils dégorgeront des torrents de rancune.

Cette haine m'anime et me transporte. Me contraint à la barbarie, à l'expiation et au châtement. Elle est née en moi, au plus profond. S'est nourrie de la lâcheté, du sadisme, de l'ordurerie et de la crasse. A étendu ses ramifications jusqu'à mon essence, l'emprisonnant dans un carcan d'échos impulsifs et contagieux. Scindant ma volonté entre amour et venin. A fait de moi ce que je suis...

Un être ambivalent torturé par ses démons et qui n'aura de cesse de les affronter dans une lutte sans vainqueur.

Déchirante et poisseuse.

Vous croyez que je suis une bête sauvage ?

Mais qui est la véritable bête ?

Celle qui se repaît de l'ignoble ou celle qui le chasse ?

*Samedi 20 septembre.
La ville.*

— On s’fait chier, non ?

Didier Lombard reposa sa chope vide sur le comptoir, guettant l’approbation de son voisin.

— Tu veux dire ? Dans la vie en général ou aujourd’hui en particulier ?

— Là ! Maintenant ! Tous les jours ! J’sais pas...

— C’est ça d’être au chomdu mon pote ! Des tas de journées à rien glander ! Mais si tu préfères te casser le cul à bosser en usine, t’as qu’à y aller. Si tu veux mon avis, je commanderai la même au patron et j’arrêterai de me prendre la tête. Profite... On n’a que ça à foutre de toute façon.

Michel Tencini, un grand gaillard à la longue crinière blonde partit d’un rire franc. Il tendit un billet de dix francs à Joël en échange de deux nouvelles bières fraîches.

— J’ai raison ou pas Jojo ?

Ancien rugbyman et nouveau patron de l’établissement, Joël s’acclimatait enfin à sa clientèle du week-end. Les samedis voyaient défiler des consommateurs bien différents des habitués de son PMU : Une bande de gaillards en blouson de cuir noir, bruyants et agités, squattant ses banquettes et ses verres à bière des après-midis entiers.

Des voyous !

Ces lascars ne s’avèrent cependant ni malhonnêtes.

Ni incorrects.

Gommant dès lors les soupçons d’un Jojo craignant davantage de débordements et d’indélicatesses.

— Tu m’dis ça à moi qui bosse tous les jours de sept à vingt, t’es gonflé.

— T’as choisi ! Et puis c’est pas comme si on était des voyous.

— Vous n’êtes quand même pas bien attirants, se moqua Joël, vous faites fuir tous mes clients. Regarde, c’est désert.

— C’est nous tes clients du samedi, renchérit Didier. Et puis ça te change de tes p’tits vieux qui ne boivent qu’un café en jouant aux courses. Nous, au moins on vide tes fûts.

— C’est pas faux !

— Mais quand même, poursuivit Didier, j’en reviens à c’que j’disais tout à l’heure... on s’emmerde ! Aujourd’hui, y a personne. Ils sont passés où les autres ?

— Au Castelet, mon pote ! répondit Michel. T’as oublié que c’est le Bol d’Or ce week-end ?

— Ah merde ! C’est vrai, ça m’était sorti de la tête. Du coup on se retrouve comme deux cons à glander ici. Les boules... En tout cas, moi c’est décidé, l’année prochaine j’passe mon permis moto et j’m barre avec eux. Ils doivent bien s’écarter !

— C’est clair ! Perso, j’ai pas une thune, alors c’est tout vu, permis ou pas j’aurais pas les moyens de m’payer une bécane.

— Ouais ! Mais du coup, on fout quoi c’soir ? T’as une idée ?

— On picole ! affirma Michel en levant sa chope au-dessus de sa tête. Et quand on est bien déchirés, on rentre faire un gros dodo, comme des poules.

— Mouais...

— Hé les gars, interrompit Joël, c’est pas que j’veux vous mettre à la porte, mais ce soir je vais pas fermer tard, c’est l’anniversaire de ma fille. En plus, comme vous le savez, j’ai de la route à faire pour rentrer chez moi, alors...

— Fais chier, merde !

— Désolé d’avoir une vie de famille.

— Pour une fois qu'on est pas nombreux tu pourrais nous garder plus longtemps. On s'fera tout petits, promis !

La vingtaine arrogante, Michel ne se séparait jamais de son Perfecto et portait, hiver comme été, des jeans élastiques. À rayures ou unis, il en possédait une collection impressionnante. Il rehaussait l'ensemble de nombreux foulards multicolores qui pendaient à son ceinturon à clous et de breloques clinquantes à ses poignets. Se maquillant les yeux d'un léger trait de crayon noir, il n'hésitait pas à arborer de singulières boucles d'oreilles en forme de plume.

Charismatique et sûr de lui, il attirait les regards en toutes circonstances, que cela provienne de son charme naturel ou de son look glam-rock outrancier. Son compère Didier Lefebvre ne jouissait pas de la même aura.

Ces deux-là formaient une paire atypique.

La maigreur et la taille excessive du premier contrastait avec l'excès d'embonpoint du second. D'aucuns les décrivaient comme les Don Quichotte et Sancho Panza du rock'n'roll. Ils s'accordaient sur tout et en toute circonstance, ne laissant jamais une cause, pas même celle d'une relation intime, déliter leur longue et loyale amitié. Désœuvrés, ils traînaient leurs vieilles baskets sur les trottoirs.

— On va quand même pas rentrer au bercail comme des vioques ?

Michel secoua la tête.

— T'as une idée ? s'enquit-il.

— Un cinoche ?

— Mouais ! Y a quoi ?

— On va voir ?

— Allez, c'est parti...

Ils déambulèrent de ruelles en places piétonnes jusqu'à s'arrêter au pied des quatre affiches de l'unique cinéma de la ville. Le guichet se voyait déjà assailli par de nombreux spectateurs.

— Pff ! C'est pas super !

Didier déchiffrait les synopsis épinglés dans une vitrine jouxtant la caisse.

— Y a un James Bond si ça te dit ?

— Dangereusement Votre, c'est ça ? Bof... J'suis pas fan de *Roger Moore*. Non, franchement ça me dit rien et puis j'ai plus beaucoup de fric.

— OK ! On s'casse ! On trouvera bien un truc à faire.

— On passe prendre des munitions ?

Michel jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

— On a juste le temps. Deux packs, ça devrait aller...

— Allez, feu ! On traîne pas !

Dix minutes plus tard, assis sur un banc public, ils sirotaient les bières bon marché tout juste achetées au supermarché du coin avant sa fermeture. Didier décapsulait sa deuxième canette de *Kro* grâce à la boucle du ceinturon de son blouson quand Michel bondit.

— J'ai une idée !

De la mousse coula le long du goulot avant qu'il n'engloutisse le contenu.

— Dis toujours...

— Tu t'souviens quand on a fait les photos dans la maison hantée avec le groupe ?

— Heu ? Ouais ! Enfin, elle était surtout hantée par nos conneries.

Ils éclatèrent de rire.

— Mais tu vois de quoi j'veux parler ? reprit Michel.

— Ouais ! Ouais ! Je vois que tu veux encore me faire crapahuter dans des ruines et que j'm'écorche la tronche avec des ronces. Sans parler des risques de me casser la gueule. Ça t'a pas suffi l'autre fois, on a failli s'faire bouffer par un clebs ? Un jour on va prendre un coup de fusil par un plouc du coin.

Michel se moqua :

— Ah ouais putain, la honte ! T'as détalé comme une gonzesse ce jour-là...

— Et alors, le coupa Didier, tu veux que j'y retourne, c'est ça ?

— Non, non ! Pas celle-là ! J'en ai repéré une autre pas loin, mais vachement isolée. On sera peinard.

Didier soupira :

— T'es chiant avec tes chasses au fantôme. T'as pas une autre idée ?

— J'te jure, elle fait grave flipper !

— Et alors ?

— Ben faut qu'on aille voir à l'intérieur si y a pas des esprits vengeurs ! ricana Michel en singeant la démarche chaloupée d'un mort-vivant.

— Et qu'on s'prenne du plomb dans l'cul par un pécore du coin ? Non merci.

— Allez ! Fais pas ta chochette, ça craint rien. Et puis si ça part en sucette, on aura qu'à s'barrer en vitesse, comme d'hab'.

Didier observait son pote en secouant la tête.

L'enthousiasme débordant de Michel ne le convainquit pas. Chaque fois qu'ils avaient joué aux chasseurs de fantôme, ils avaient dû fuir comme des voleurs, pourchassés par le voisinage ou les propriétaires des lieux. Nul doute qu'un jour ils tomberaient sur plus teigneux et passeraient un sale moment.

— C'est le comme d'hab' qui m'ennuie, j't'avoue.

— Allez ! T'en a rien à foutre ! On rentre, on visite et on s'casse. Ni vu, ni connu. Peut-être que cette fois on trouvera des vieilleries intéressantes ?

— T'as raison ! On va encore découvrir que ça pue, que tout est moisi, et qu'à part prendre de la poussière sur le coin de la gueule, il n'y a pas de revenant et encore moins de trésor dissimulé sous les merdes de piaf.

— T'es un vrai rabat-joie ce soir ? Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as tes règles ?

— J'le sens pas, c'est tout !

- J't'ai déjà foutu dans la galère ?
- Pas encore, j'avoue ! Mais...
- En ben mon pote, c'est pas pour aujourd'hui.
- Si t'en es sûr...

La bâtisse surplombait une voie rapide au-dessus du tunnel. Son accès difficile la rendait inaccessible au promeneur égaré, mais en grimpant à travers les rocailles, en traversant des ronciers et en s'extirpant des massifs, on finissait par entrevoir sa silhouette inquiétante. La vieille carcasse se détachait sur le fond étoilé de cette nuit de septembre. Les multiples pans de son toit auguraient d'une architecture complexe. Ses façades noircies invitaient à la prudence. Si les baies du rez-de-chaussée se barricadaient toutes de planches clouées, celles des étages se paraient de lourds rideaux, dont les faibles ondulations simulaient le déplacement furtif d'âmes damnées.

- En effet, elle fait flipper !

Didier en convenait sans que Michel n'ait besoin d'en rajouter.

— T'as vu, j't'avais pas menti. J'suis sûr qu'on va déranger des esprits. La prochaine fois on emmène les gonzesses. Elles vont se pisser dessus...

- T'es con !

Didier considérait la maison avec méfiance.

Ayant surpris de légers mouvements, il lui semblait qu'on l'observait derrière les carreaux brisés.

— Comment ça se fait que je ne la connaisse pas ? Ça fait longtemps qu'elle est abandonnée ?

— C'est à cause des travaux du tunnel. Toutes les baraques de la colline menaçaient de s'écrouler quand ils ont commencé à dynamiter la roche. Les habitants ont été expropriés les uns après les autres. L'exode a duré plus de deux ans.

- Comment tu sais ça ?

— Mon vieux a bossé sur le chantier.

— C'est dégueulasse quand même, non ? s'indigna Didier. T'imagines ! T'as construit ton chez-toi et parce que la ville décide de creuser un putain de trou, tu te fais virer...

— On s'en fout ! L'important c'est qu'elle tienne encore debout et qu'on puisse la visiter, non ?

— Ouais ! répondit Didier, pas convaincu.

— Allez, viens ! L'entrée est par là !

Les deux explorateurs longèrent une enceinte en grande partie démolie, puis se faufilèrent à travers les protections réglementaires mises en place par les entrepreneurs et les autorités.

« DÉFENSE D'ENTRER » « INTERDIT AU PUBLIC »

« RISQUE D'ÉBOULEMENT » « DANGER »

Autant d'avertissements que les deux compères jugèrent inappropriés.

— Ils auraient dû rajouter :

« ATTENTION AUX FANTÔMES »

Ils pouffèrent de leur bêtise.

La porte d'entrée, composée d'un unique large battant en bois sombre, s'entrebâillait sur un hall plongé dans une totale obscurité.

— Il fait aussi sombre que dans un trou du cul ! T'as une lampe de poche ?

Michel répondit par la négative en secouant la tête.

— Mais j'ai un briquet.

— Super ! On est sauvé ! se moqua Didier. Et comment on va faire sans se briser les os ? Il fait nuit noire et je suis déjà griffé de partout. Je sens que ça va encore être la galère ton truc.

— On n'a qu'à se fabriquer des torches.

— T'as raison ! Tu m'as pris pour *Rahan* ? Et puis, question discrétion on est au top du top. Sans parler des risques de se cramer la face...

— T'as fini d'me charrier ? À la guerre comme à la guerre mon vieux, on se débrouillera avec les moyens du

bord. Maintenant qu'on est là on va pas rebrousser chemin, ça s'rait con.

— Ouais, pourquoi pas ? Après tout, on peut toujours essayer, et si ça marche pas on verra bien...

Prenant l'idée de Michel au sérieux, Didier enroula de vieux tissus récupérés çà et là autour d'une solide branche, avant d'enflammer le tout.

Il se retourna, satisfait.

— Hé ! Mais c'est pas mal du tout ! se félicita-t-il en incitant son ami à faire de même.

Michel acquiesça.

— Reste à pas foutre le feu à la bicoque ! Faudra qu'on fasse gaffe !

Cinq minutes après, ils prospectaient l'intérieur.

Une forte odeur de renfermé, mélange de moisissures et d'excréments pourrissant, leur sauta aussitôt aux narines. Des murs décrépits suintaient une humidité chargée de salpêtre. Les lattes défoncées du plancher couinaient sous leurs pas, quantité de nuisibles fuyaient à leur approche. Michel chassait les toiles d'araignée du revers de la main, tandis que Didier se forçait à dégager un accès obstrué par l'effondrement d'une cloison. Des buffets et autres commodes ravagés par le temps gisaient, dispersés dans les pièces, laissés-là par leur propriétaire lors du déménagement.

Un escalier délabré conduisait à l'étage.

— On y va ? s'enhardit Michel. Y a sûrement un grenier rempli de trucs bizarres.

— Tu veux pas faire le tour du bas d'abord ?

Didier ne se l'avouait pas, mais son imagination le tourmentait à le rendre mal à l'aise. Il se sentait épié.

— Ou alors on cherche la cave. En général c'est dans les coins sombres que se cachent les monstres, pas au rez-de-chaussée comme de vulgaires invités.

— Arrête tes conneries ! Sans dec', j'me sens pas bien rassuré.

— Ah ! Tu flippes enfin, se moqua Michel.

— J'ai surtout peur qu'on se fasse mal, mentit Didier. Si on se blesse, personne ne sait qu'on est là.

— T'inquiètes pas, je prendrais soin de toi si t'es possédé par une entité maléfique. Je te couperais juste la tête, promis.

Michel partit d'un fou-rire qui s'éternisa.

— Bon alors ? On grimpe ?

— Si tu veux, mais au moindre truc suspect, j'me casse.

Les marches claquaient à chacune de leurs enjambées.

Des lattes vermoulues se brisaient, s'émiettant dans un nuage dense. La rambarde brinquebalait, menaçant de se détacher du mur, dont les plâtres gonflés rendaient de longues traînées brunâtres pareilles à des coulures de sang séché. Ils suaient de grosses perles de transpiration tant la chaleur moite accompagnait leur progression. L'aura tremblotante de leurs torches dessinait d'angoissantes silhouettes à l'orée du couloir.

— C'est cool, non ?

Une enfilade de portes.

La plupart pendaient, dégondées de leur encadrement.

Une échelle rudimentaire grimpait au plafond, facilitant l'accès à une trappe. D'inquiétants cliquetis s'échappaient des différentes pièces. Du sol poisseux émanaient de fortes odeurs de décomposition et les papiers peints semblaient avoir été lacérés par les griffes d'un animal sauvage en furie. S'infiltrant dans les interstices, le vent ajoutait ce sentiment de respiration sifflante au glauque de l'ambiance.

— J'aime pas ça ! murmura Didier.

— Fais pas ta mijaurée, c'est juste une baraque hantée, rien d'autre.

— Et si y avait des squatteurs ?

Michel ne répondit pas.

Il se réjouissait en secret de la panique de son ami.

— C'étaient qui les proprios ? questionna de nouveau Didier, rompant un silence devenu trop oppressant à son goût.

— Des docteurs je crois, mais j’suis pas sûr.

— Des docteurs ? J’espère qu’ils faisaient pas des expériences sur leurs patients. Le genre des docteurs Nazis qui transforment les morts en une armée de zombis, pour encore envahir l’Europe.

Michel ne put retenir un éclat de rire.

— Tu regardes trop de films, mais va savoir... C’est peut-être le cas, expliqua-t-il en prenant une voix d’outre-tombe.

Didier ne goûta que modérément la plaisanterie.

Ils stoppèrent en dessous de la trappe.

Michel se retourna soudain.

Son visage blême exprimait une peur non feinte.

Sa bouche déformée d’un rictus abominable rehaussait son regard exorbité. Son index tremblant pointait derrière Didier qui restait paralysé. Il bredouillait une série de mots incompréhensibles, avant qu’une phrase hurlée claire et nette ne vienne mettre un nom sur sa frayeur.

— Barrons-nous !

*Jeudi 18 septembre.
La caserne.*

— J'en peux plus de toutes ces conneries. Franchement, un an, c'est trop long.

— Bah ! On se marre bien...

Christian Tardy, un solide fils d'agriculteur trapu, traversait la place d'arme en compagnie de Gégé, son binôme amical. Originaires de la même région, mais en tous points opposés dans la vie civile, l'armée les avait fait se rapprocher et se côtoyer sous un angle nouveau. Incorporé en août 1985 au 74^e Régiment d'Artillerie de Belfort aux ordres du Colonel Grangil, Christian avait enduré ses classes avec son contingent avant d'être redirigé au service des garages et chauffeurs en qualité de mécanicien. Engagé volontaire ayant devancé l'appel, Gégé traînait déjà ses rangers trop cirées dans la caserne depuis de nombreux mois. S'étant découvert des affinités au fil des manœuvres et autres bivouacs boueux obligatoires, ils ne se quittaient guère que pour rejoindre leurs affectations.

— Alors Gégé, tu vas faire quoi quand t'auras fini l'armée ? D'ailleurs il te reste combien de temps à tirer ?

— J'ai signé pour cinq ans, mais je vais peut-être demander ma mutation, j'en ai déjà ras le bol de cette région d'ours polaires. J'ai pas vraiment prévu de rentrer. De toute façon, il n'y a personne qui m'attend. J'ai même pas un chat.

Il s'amusa de sa plaisanterie.

— C'est pas cool ça ! Tu me diras, c'est pas le pied pour moi non plus.

— On n'est pas dans la merde...

Ils s'esclaffèrent.

En croisant un officier se rendant au Poste de Commandement, ils effectuèrent le salut réglementaire avant de poursuivre leur conversation.

— Je sais pas trop c'que je vais bien pouvoir foutre, reprit Christian. Avant de partir j'avais un job, mais mon patron m'a remplacé. Et puis avec mon vieux, c'est spécial. Faudra rapidement que je trouve, sinon je vais me retrouver à la rue.

— T'as qu'à squatter chez ta gonzesse ! plaisanta Gégé.

Christian effectua un doigt d'honneur.

— C'est de l'histoire ancienne. Cette salope s'est barrée avec un enfoiré. Elle a dû trouver mes absences trop longues ou le baratin du connard convainquant. Dans tous les cas, c'est fini et j'veux pas la croiser.

— C'est pas sympa de sa part ! Mais comme on dit, une de perdue...

— Bah ! Rien à foutre ! De toute façon c'était un mauvais coup, j'l'aurais larguée un jour ou l'autre. Et puis, les p'tits culs, c'est pas ce qui manque. J'ai vingt-et-un ans et toute la vie devant moi. À nous, enfin... À moi les petites anglaises, comme dit l'autre.

Il rit.

— Pourquoi des Anglaises ?

— C'est le titre d'un film !

— Ah...

Le « foyer » des appelés n'ouvrant ses portes qu'à dix-huit heures, Christian conservait « au cas où » un pack de secours caché dans son placard. En qualité de libérable il pouvait se le permettre, étant moins astreint à la réglementation stricte de la caserne.

Révolus les premiers mois où l'impétueux Maréchal-Des-Logis-Chef Lapierre inspectait les chambrées en renversant le contenu des casiers « mal agencés », jouissant ainsi du plaisir pervers tout relatif de son autorité.

Depuis son affectation à la 9e Batterie, ce genre de brimades imbéciles s'étaient taries ; son actuel statut le « protégé » davantage, pour peu qu'il fasse preuve de discrétion.

— Elle est pas très fraîche, mais ça fait du bien par où ça passe !

— T'as raison Tardy ! À la tienne !

Les goulots s'entrechoquèrent.

— Tu t'souviens de cet empaffé de Lapierre ? Le nombre de fois qu'il m'a fait faire des pompes dans la cour, ce connard. Tous les prétextes étaient bons pour nous rabaisser. La poussière sur les armoires, les chiottes qui puent, les draps et les couvertures mal pliés... Quel enfoiré quand même !

— Tu m'étonnes ! Cet abruti aurait mérité que tu lui pètes les genoux. J'te parie que c'est le genre de frustré qui se prend pour *Rambo* quand il est en treillis et qui met des patins chez lui pour pas que sa femme lui gueule dessus. J'le vois bien comme ça. En fait, c'est un trouillard.

— C'est un faible, c'est sûr ! conclut Christian en vidant sa canette.

Christian et Gégé épuisèrent leur stock avant de se rendre au foyer où les attendaient d'intenses parties de baby-foot en compagnie des nombreux autres libérables.

La bière coulait à flot.

« *Dix au cul, les bleus !* »

« *Quatre-vingt-cinq-zéro-huit dans ta gueule¹ !* »

Ces invectives retentissaient à chaque fois qu'un nouvel appelé franchissait les portes.

— T'as vu ces tronches de bite qu'ils ont les bleus ? On dirait tous des premiers d'la classe.

— Va falloir marcher au pas, les bleu-bites !

Christian vannait sans discontinuer.

Déchaîné.

1 85/08 indique le mois et l'année d'incorporation, généralement lancé avec provocation aux nouveaux (les bleus) pour forcer le respect dû à l'ancienneté.

— Ils vont en chier ! renchérit Gégé. On va pas les lâcher. D'ailleurs le prochain qui s'pointe, on lui fait payer la tournée.

Une clameur d'approbation résonna.

Suivie de chants grossiers repris en chœur.

La soirée se prolongea, festive, éthylique, bruyante et provocatrice. Gégé râlait en s'agaçant de menus détails. Christian se retenait d'exploser de rire entre deux hoquets. Les vulgarités s'enchaînaient. Les effets indésirables de l'alcool exacerbaient leurs caractères : L'un plaisantin, l'autre agressif.

— J'vais m'en faire une de ces têtes de cul ! tança alors Gégé en serrant les poings.

— Arrête de t'énerver, ça sert à quoi ? À dix jours de la quille ce s'rait con que je prenne du rab et toi tu vas finir au trou. Allez viens, on rentre.

D'interminables minutes furent nécessaires à convaincre Gégé de lâcher le comptoir. Il s'accrochait à ses digressions véhémentes malgré les arguments de raison que déployait Christian afin d'éviter la sortie de route. Titubant, crachant et vociférant son antipathie envers la rigidité des institutions militaires, et après de multiples détours superflus, Gégé rejoignit son quartier, non sans pousser de derniers cris incongrus en vomissant dans les toilettes.

— Tu vois Tardy, un jour je pourrais vomir chez moi !

— Quel pied ! Heureusement que je ne serais pas là, se moqua Christian.

— Ah ! Ta gueule ! Tu fais chier toi aussi...

— C'est ça ! Bonne nuit !

— Mais qu'est-ce que ça peut t'foutre que j'passe une bonne nuit ?

Sur ces paroles frappées du sens aigu de l'ébriété, Christian, le sourire aux lèvres, gravit les escaliers. Le connaissant par cœur, il n'ignorait pas que dès le lendemain, Gégé aurait tout oublié. Jusqu'à l'intégralité de la soirée.

Il se méfiait cependant de ses accès d'humeur pouvant le conduire à des exactions arbitraires sur le premier quidam venu ; que ce soit un troufion de base, comme un haut gradé. Par chance, ou parce qu'il veillait sur lui, aucun débordement de ce genre ne fut jamais à déplorer en onze mois, et Christian escomptait que la situation actuelle se prolonge d'une bonne semaine pour qu'il puisse rentrer chez lui l'esprit tranquille. Ce qu'il adviendrait de Gégé plus tard ne regarderait que Gégé.

Il est quand même con quand il boit !

En slip, Christian s'allongea sur ses draps.

La tête lui tournait.

La chaleur étouffante de ce mois de septembre plongeait Bourogne² sous une étuve mettant en porte-à-faux le dicton populaire arguant que Belfort ne comptait que de deux saisons : L'hiver et le quinze août !

Les ronflements envahissaient le dortoir.

Christian détestait ça.

Enroulant sa tête dans le traversin, il tentait d'amoinrir ces agressions auditives, ne parvenant pas à leur échapper. L'air moite, la promiscuité et les relents d'alcool le torturaient. Il tournait sur son lit, trempé de sueur.

Merde ! Faut que j'aille faire un tour... Y a pas moyen...

L'interdiction ne l'effrayait pas.

En s'éloignant des patrouilles de sentinelles et en ne s'aventurant pas du côté des entrepôts où stationnaient les chars équipés de missiles Pluton³, il ne risquait rien, hormis croiser l'un de ses congénères insomniaques.

Le terrain de foot !

2 À partir de 1975, le 74e régiment d'artillerie de l'armée française était l'un des cinq régiments équipés de missiles nucléaires préstratégiques Pluton, alors qu'il était stationné à Bourogne (Territoire de Belfort) depuis la fin des années 1970 au début des années 1990.

3 Le missile Pluton était un système balistique nucléaire à courte portée lancé d'une rampe lance-missile montée sur un châssis chenillé AMX-30. Cet équipement constituait la force de dissuasion tactique nucléaire de l'armée de terre française pendant la guerre froide entre mai 1974 et 1993.

Moderne, la caserne possédait des équipements sportifs dignes de ce nom. Éloigné des zones stratégiques, il ne risquait pas d'éveiller les soupçons d'un garde et jouirait d'une parfaite tranquillité.

Sous les étoiles, il attendrait que le sommeil le gagne.

Sans un bruit, il remit son pantalon et sa chemise F1, puis descendit en chaussettes, avant d'enfiler ses rangers juste en sortant. Une légère brise soufflait dans les branches, rafraîchissant l'atmosphère de la cour.

Christian s'en délecta une minute.

Les bâtiments se confondaient avec la masse noire des bois environnants.

Combien de kilomètres parcourus sur ces chemins caillouteux ?

Christian se revoyait huit mois en arrière, sac-à-dos, brêlage et FA-MAS en main, effectuant d'incessants allers-retours au pas de course, sous un soleil de plomb, sous une pluie diluvienne ou des giboulées de neige ; ces marches forcées étant l'apanage du soldat discipliné.

Il consulta sa montre : 01 h 35

Neuf au cul, les bitards !

Une heure passa durant laquelle rien ne troubla la tranquillité du camp. Seul le lointain miaulement torturé d'une chatte en chaleur trouait le silence à intervalles réguliers. De rares nuages atténuaient par intermittence la clarté lunaire. Christian se surprit à repérer les constellations. Lui, qui d'ordinaire ne louait d'aucune vertu l'astronomie, découvrait, empreint de curiosité, la profondeur de l'univers et le charme étourdissant de son infini.

La Grande Ourse... Cassiopée...

Autant de noms surgis du fond de sa mémoire.

— C'est putain de beau ! murmura-t-il.

Sa béatitude se tarit aussitôt.

Alerté par un cri bestial, il se redressa d'un bond.

Sur ses gardes, Christian épiait les alentours.

Hormis une envolée d'oiseaux paniqués, plus aucun son ne perturbait les bois.

— Merde ! Les sentinelles vont se pointer, c'est sûr ! Tout le monde va s'en mêler, j'peux pas rentrer comme ça !

Des faisceaux de lampes-torches et des lumières aux fenêtres confirmèrent ses craintes.

La caserne se réveillait.

Il devait se grouiller.

Bientôt, des ordres aboyés par les sous-officiers résonneraient dans la nuit et l'essentiel des troupes se réunirait avec précipitation.

— Putain ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Christian « entendait » encore le cri : Une sorte de beuglement d'animal égorgé.

Faut vite que j'me casse !

Joignant le geste à l'instinct de survie, il trottina, courbé en deux, en direction des gymnases jouxtant le rectangle vert.

Ces immenses hangars protégeraient sa fuite.

Il longerait ensuite le grillage, puis repiquerait vers l'intendance et se fauflerait à l'arrière des séries de bâtiments formant les batteries. Si tout se combinait bien, il se fondrait in extremis à la cohue et se joindrait au regroupement.

Son plan se couronna de succès.

Débraillé, le souffle court, Christian se plia dans les temps à la contrainte de cette mobilisation nocturne, se dédouanant avec soulagement de son expédition à haut risque.

— Tu sais ce qu'on fait là ? questionna Cotté, un appelé de la 86/04 boutonnant sa veste de treillis à la hâte.

Christian haussa les épaules.

La fréquence de ces rassemblements intempestifs ne le perturbait plus depuis belle lurette. Il y a longtemps qu'il s'y était habitué.

— Encore une de leurs foutues manœuvres ! répondit-il sans argumenter.